

La spécificité québécoise

Stéphanie Bellemare-Page

Number 334, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bellemare-Page, S. (2022). Review of [La spécificité québécoise]. *Liberté*, (334), 70–70.

La spécificité québécoise

Stéphanie Bellemare-Page

Sarah-Louise
Pelletier-Morin (dir.)
*Mythologies
québécoises*
Nota bene, 2021, 220 p.

On aborde le recueil *Mythologies québécoises* avec appréhension. Quiconque cherche à définir la culture québécoise sait qu'il marche sur un terrain glissant. Sarah-Louise Pelletier-Morin, qui dit « être née entre le débat constitutionnel [lequel?] et le référendum de 1995 sur l'indépendance du Québec », a eu l'idée de s'inspirer des *Mythologies* de Roland Barthes (1957) pour « étudier la société québécoise par le biais de ses mythes ». Et pour ce faire, « [il] fallait, poursuit-elle, emprunter la voie tracée par Barthes », car comment « ne pas fantasmer de produire un tel ouvrage sur le Québec ? » Mais par où commencer ? Les *Mythologies* de Barthes sont parvenues à dresser un portrait de la société française pré-soixante-huitarde. Par la voix de l'essayiste, des objets, des pubs, des habitudes du quotidien ont été élevés au rang de mythes décrivant une société habituée à se définir en termes de classes et de privilèges.

Jouons le jeu : soixante-quatre ans plus tard, on propose à une brochette d'écrivain-es québécois-es un exercice semblable à celui mené par Barthes. L'ouvrage a le mérite de piquer notre curiosité. Par quel écrivain et par quel mythe québécois cet essai collectif débitera-t-il, alors qu'on nous avise d'entrée de jeu qu'on évitera les clichés tenaces, comme le hockey, l'hiver, le passé catholique ?

C'est donc avec un peu d'étonnement qu'on lit « La ceinture fléchée », texte signé par Biz, qui réfléchit à ce symbole indissociable du folklore québécois. Dès les premières lignes sur cet objet qui « incarne l'étoffe d'un petit pays nordique réputé pour sa joie de vivre », on se trouve face à une comparaison européenne, car ce tissu « n'est pas issu du génie technologique comme la BMW allemande ni d'un savoir-faire exclusif comme le champagne français ». On se demande alors, à bon escient : à qui ce livre s'adresse-t-il ? Et cette question se pose à nouveau quelques lignes plus loin quand Biz nous explique qui sont les Loco Locass et comment son groupe a su remettre au goût du jour cette étoffe trop longtemps associée au discours xénophobe des pures laines. On peut faire la même observation dans le texte de Martine Delvaux, qui s'attaque au mythe des « Québécoises » – pareil intitulé aurait mérité plus de précision, car il vise à déboulonner le mythe de la société matriarcale québécoise. Delvaux écrit : « Ainsi aime-t-on croire dans la Belle Province que c'est tous les jours celui de la femme. » La Belle Province ? Qui utilise encore cette expression si ce n'est nos cousins français ? Encore une fois, l'on se demande à qui s'adressent ces *Mythologies québécoises*.

Les textes s'enchaînent et la ligne directrice, s'il y en avait une autre que de s'inspirer de Barthes, semble se perdre. L'intérêt des *Mythologies* résidait dans le regard singulier, cohérent du théoricien. Ici, le ton,

l'approche, le propos sont trop divergents pour permettre une cohérence d'ensemble. Des icônes de la culture populaire comme Varda Étienne ou le groupe québéco-américain Metallica, à la place du Québec au sein de la nation Tim Hortons, en passant par « l'art tranquille » du tricot, l'expérience de « communion séculaire » qu'est la cabane à sucre ou le « Déluge du Saguenay » (châtiment post-référendaire ou bénédiction environnementale ?), on aura compris qu'à défaut d'être cohérent, le contenu a le mérite d'être hétéroclite. Mais est-ce suffisant ? Ressort-on de cette lecture avec une connaissance plus affinée de la culture québécoise ?

À qui ce livre s'adresse-t-il ?

Évidemment, certaines lignes font sourire, ne serait-ce que sur le plan symbolique ou anecdotique – la « chute » de Justin Trudeau, qui se plaisait, plus jeune, à feindre de débouler les escaliers, « piment de son existence ». D'autres s'empêtrent dans un intellectualisme qui se perd dans les élucubrations fantasmagoriques – le magazine *Véro* serait un « gynécée moderne » « érigé sur les ruines du *Village de Nathalie* ». Ouf.

On se demande si l'exercice n'en est pas un de séduction, d'hommage rendu à Barthes plutôt qu'à la culture québécoise. Dans cette optique, le texte de Guy Sioui Durand est sans doute celui qui a le mieux cerné le sens de l'exercice en imaginant un dialogue avec le philosophe, dans « Les "Indiens" en façade », lui qui conclut son texte en affirmant que, « s'il revenait vraiment à la vie, Roland Barthes s'ensauvagerait ».

Un travail d'édition plus serré aurait permis d'éviter une certaine redite (on remarque une double analyse de l'habillement de Catherine Dorion dans les cinquante premières pages de l'essai). Là où Barthes relevait avec brio le défi d'ériger des objets de culture populaire au rang de mythes, la version québécoise fait par moments preuve de moquerie, voire de mépris, envers notre culture populaire.

La question du rapport à l'Autre est partout dans cet essai : dans l'incapacité de s'observer à partir de ses propres outils d'analyse, dans l'incapacité de parler de Soi sans se mesurer à l'Autre, sans anticiper son regard, son jugement. Ce n'est en effet que dans le regard de l'Autre qu'on existe. Là réside sans doute le mythe (le trait ?) le plus tenace de la culture québécoise auquel il aurait fallu consacrer un essai : l'insécurité intellectuelle, dont cet ouvrage est la plus triste incarnation. 